LA TRADUCTION INDÉFINIE. LA PRATIQUE BENJAMINIENNE COMME PARADIGME DE LA TRADUCTION CULTURELLE ?

Mathilde MATRAS[1]
Nathanaël WADBLED[2]

Abstract : Walter Benjamin's conception of translation opens ways to think translation as being necessarily shifted, that is to say, a process that is always to be carried out and that is based on the difference that separates languages so that no one of them can express the whole meaning of what is said. This conception seems to be able to establish the post-colonial practice of cultural translation. This practice sets the diversity of cultures refusing to bring them down to a universal and definitive utterance site. This is what means Hommi Bhabha, notwithstanding a certain amount of problems as for cultural translation itself.

Keywords : paradigm, traduction indéfinie, cultural translation, post-colonial practice, translation.

Dans son ouvrage sur les *Lieux de la culture*[3], Hommi Bhabha se place dans la perspective de la théorie postcoloniale qui consiste à critiquer la volonté hégémonique de ramener la multiplicité des cultures à l'unité d'un progrès universel. Il s'agit en fait d'une interrogation sur les lieux d'énonciation et la possibilité de les articuler : « la question de la différence culturelle nous confronte à une disposition de savoirs ou une disposition de pratiques qui existent côte à côte »[4]. Il s'agit de pratiquer ce que Bhabha nomme la traduction culturelle. L'enjeu est de résoudre la difficulté que pose cette diversité sans la ramener à un site d'énonciation qui serait universel, ce qui implique une conception de la nécessité d'une traduction toujours à refaire car ne pouvant jamais prétendre être dans une langue définitivement et universellement

[1]Université de Genève-École de Traduction et d'Interprétation.
[2]Université Paris 8 LLCP/ Centre d'Études Féminines et d'Étude de Genre, nathanael_3009@yahoo.fr.
[3] Homi K Bhabha, *Les Lieux de Culture*, Payot, 2007, page 254.
[4] *Ibid*., page 254.

BDD-A5142 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:00:21 UTC)

hégémonique. Cette tâche est identifiée comme étant celle du traducteur. Pour la comprendre, il se réfère explicitement au texte que Walter Benjamin consacre à cette question de l'affirmation d'une différence irréductible entre les langues et à la nécessité d'une traduction toujours différé, c'est-à-dire toujours à poursuivre dans la mesure où chaque traduction appelle la suivante comme ce qui lui manque pour se réaliser.[5]

1. L'incommensurabilité des langues

La signification vient pour Benjamin du fait que « le visé est lié au mode de visée dans le mot déterminé. On a coutume d'exprimer cela dans la formule selon laquelle les mots portent en eux une tonalité affective». Cela signifie qu'une langue a sa logique et les cadres de pensée qui fonctionnent comme une grammaire. Il s'agit de la manière dont les choses vont être prises en compte. C'est cette logique qui est propre à chaque langue. Au-delà des simples différences lexicales qui relèvent si l'on veut du domaine de l'accidentel, les modes de visée constituent la substance des langues et leur différence détermine celle substantielle et irréductible des langues.

La langue de la traduction ne peut donc qu'être inappropriée et rater ce qui fait la spécificité de l'original au-delà de son sens accidentel. Ce noyau irréductible est ce que Benjamin nomme la teneur de la langue. C'est ce qui détermine le différent essentiel entre les langues. La traduction ne peut jamais être à la hauteur de l'œuvre et de la langue de l'œuvre. Elle est toujours « inappropriée, forcée et étrangère ». Benjamin dit qu'elle est comme un individu recouvert et jamais à la hauteur d'un manteau royal le parant mais ne parvenant jamais à faire partie de lui comme peut être le cas de la peau d'un fruit : « Le rapport de la teneur à la langue est tout à fait différent dans l'original et dans la traduction. Si celles-ci forment dans le premier une certaine unité comme le fruit et sa peau, la langue de la traduction enveloppe sa teneur comme un manteau royal aux larges plis. Car elle signifie une langue plus haute qu'elle-même et reste par là, face à sa propre teneur, inappropriée, forcée et étrangère»[6]. La langue de traduction se pare d'une œuvre, mais la teneur de celle-ci reste toujours

[5] W. Benjamin, « Die Aufgabe des Übersetzers » (1923) trad. par M.de Gandillac, « La tâche du traducteur », in W. Benjamin, *Oeuvres*, vol. I, Denoël, 1971. Nous utiliserons la traduction que propose Antoine Berman lorsqu'il cite l'essai de Benjamin dans son ouvrage *L'âge de la traduction. "La tâche du traducteur" de Walter Benjamin, un commentaire*, Presses Universitaires de Vincennes, 2008.

[6] *La tâche du traducteur*, traduction de Berman, in *ibid*., page 139.

BDD-A5142 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:00:21 UTC)

en excès. Traduire, c'est passer de l'unité close du fruit et de sa robe à l'unité lâche du manteau royal et du corps mortel du Roi, alors face à cette dernière unité. Les traductions révèlent ainsi le différent entre les langues car elles s'affirment ainsi comme réalité inaccessible et intouchable car ni la meilleure traduction, ni la meilleure critique ne viennent à bout de l'œuvre.

Il faut faire un pas de plus et considérer qu'une traduction n'est jamais définitive, pas plus que l'œuvre elle-même dans la mesure où les langues ont une histoire. L'étrangeté de chaque langue avec les autres se reproduit par une sorte de mise en abîme par l'étrangeté de chaque langue par rapport à ses états antérieurs. Tout texte est pris dans l'historicité de la langue. « De même que la tonalité et la signification des grandes œuvres littéraires se modifient totalement avec les siècles, la langue maternelle du traducteur se modifie elle aussi »[7]. Cela signifie que les modes de visée d'une même langue se modifient avec le temps jusqu'à ce qu'elle devienne étrangère à la traduction. « Ce qui, du temps d'un auteur, a pu être une tendance de sa langue poétique, peut plus tard disparaître, des tendances immanentes peuvent ressortir d'une manière neuve de ce qui a été formé. Ce qui avait une résonance jeune peut paraître plus tard démodé, ce qui était courant peut sembler archaïque »[8]. La traduction elle-même change ainsi d'apparence.

Benjamin parle de « la croissance de sa langue, (qui fait) sombrer dans cette langue renouvelée »[9]. Arrachés à leur signifiance et à leur historicité propre, les mots de la traduction sont condamnés à ne signifier que le sens qu'ils ont à tel moment. L'œuvre, comme sa traduction doit donc être constamment retraduite, y compris dans leur propre langue respectives. Si la traduction est périssable parce que la langue de l'original se modifie et que la sienne se modifie, l'obsolescence d'une traduction atteste de cette historicité. Sans aller jusqu'à un changement radical comme celui du moyen français au nouveau français – ce qui implique des translations – un texte écrit il y a un siècle demande un commentaire pour être parfaitement compris comme il l'était au moment de sa rédaction. C'est en ce sens qu'il est possible de considèrer le commentaire comme une forme de traduction. Pour reprendre l'expression de Berman, « toute interprétation, ici est traduction, et toute traduction, interprétation »[10].

---

[7] *La tâche du traducteur*, traduction M de Gandillac, cit. in *ibid* ., page 107.
[8] *La tâche du traducteur*, traduction Berman, in *ibid*., page 105.
[9] *La tâche du traducteur*, traduction Berman, in ibid., page 107.
[10] Antoine Berman, *L'âge de la traduction*, *op. Cit.*, page 65.

BDD-A5142 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:00:21 UTC)

Benjamin propose ainsi une conception de la traduction qui s'oppose à l'idée d'une copie transmettant dans une autre langue ce que dit l'original. En raison de l'irréductibilité entre les langues, « Qu'une traduction, aussi bonne soit-elle, ne puisse jamais rien signifier pour l'original, cela est évident »[11]. Elle ne peut participer au mode de visée qui est celui dans lequel s'articule l'original, et donc, de même que la traduction ne dit rien pour la langue de l'original, l'original ne dit rien pour la langue de la traduction. Leurs significations essentielles demeurent irréductibles. Benjamin s'oppose ainsi à une théorie courante de la traduction selon laquelle « une traduction est faite pour les lecteurs qui ne comprennent pas l'original ». Le traducteur ne saurait donc rechercher une quelconque ressemblance avec l'original. Non seulement, il y a un différent irréductible entre les deux, mais, en plus, celui-ci est reproduit au niveau de la langue d'origine, elle-même entre le moment de la traduction et son actualité. « Cet être brisé interdit une transmission »[12].

Dans la perspective de Benjamin, « aucune traduction ne serait possible si elle s'efforçait, dans son essence ultime à la ressemblance avec l'original»[13]. Ce qui compte pour une traduction, ce n'est pas la réception d'une signification. « Ce qu'elle a d'essentiel n'est pas la communication, n'est pas l'énonciation »[14]. Benjamin considère ainsi qu'« (...)'aucun poème ne vaut pour le lecteur, aucun tableau pour le spectateur, aucune symphonie pour l'auditoire »[15]. Cela ne signifie pas que la traduction ne sera pas lue, écoutée ou contemplée, mais que ce qui compte essentiellement est ailleurs : dans l'expression de la teneur de la langue. Or, c'est précisément ce qui est intraduisible. La communication n'est pas l'essence de la traduction, parce qu'une œuvre est intraduisible. La question se pose alors de la finalité et de l'utilité de la traduction qu'il faut bien trouver ailleurs.

2. Comprendre l'intraduisible

Aussitôt après avoir dit qu'une traduction ne peut rien signifier pour l'original, Benjamin ajoute : « Cependant, elle se tient avec celui-ci grâce à sa *traduisibilité*, dans la plus proche relation. »[16]. Cette relation est de l'ordre de la complémentarité entre les modes de visée

[11] *La tâche du traducteur*, traduction Berman, in *ibid*., page 59.
[12] *La tâche du traducteur*, traduction Berman, in *ibid*., page 142.
[13] *La tâche du traducteur*, traduction Berman, in *ibid*., page 101.
[14] *La tâche du traducteur*, traduction M de Gandillac, in *ibid*., page 49.
[15] *La tâche du traducteur*, traduction Berman, in *ibid*., page 47.
[16] *La tâche du traducteur*, traduction Berman, in *ibid*., page 70.

BDD-A5142 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:00:21 UTC)

des langues et non de celui de la communication : « (...) ces langues se complètent dans leurs intentions mêmes »[17]. «Tandis que de la sorte le mode de visée est en opposition dans ces deux mots, il se complète dans les deux langues dont ils proviennent »[18]. Le mode de visée d'une langue se complète au niveau du tout d'une langue. Il ne s'agit pas ici de suggérer qu'il y aurait une continuité d'un texte à l'autre au sens d'une progression. Un texte se développe, s'achève en lui-même et s'arrête, mais sa traduction effectue un mouvement semblable dans un autre mode de visée. De ce point de vue, l'œuvre est inépuisable : elle contient en elle une infinité de traductions et de critiques possibles.

Il faut en ce sens sans doute considérer la conception benjaminienne de la traduction dans la perspective de sa conception de la remémoration et de l'écriture de l'histoire toujours à refaire avec d'autres modes de visées afin de révéler les traces jusque là illisibles. En un sens, le révisionisme historique serait une pratique de la traduction et la tâche de chaque nouvel historien serait en fait celle du traducteur. De même que l'inoubliable ne cesse de demander d'être gardé en mémoire, l'oeuvre ne cesse de demander sa traduction. C'est ce qui rend la traduction essentielle : sans elle, ce qui n'est pas actualisé dans un certain mode de visée serait oublié. Sinon, il n'y aurait aucune possibilité d'existence pour ceux qu'il nomme dans un autre contexte les vaincus de l'histoire et qui constitue en fait ce qui est irréductible à un mode de visée donné qui a par nature une prétention hégémonique dans la mesure où ce qui ne s'inscrit pas dans sa langue semble inexistant tant que pas actualisé dans une autre.

Le fait que l'œuvre ne trouve pas de traducteur ne signifie pas qu'elle soit intraduisible. La non-traduction empirique ne met guère en cause la traduisibilité foncière d'une œuvre. Ce qui est oublié et laissé de côté par un mode de visée, n'est jamais condamné à rester dans l'oubli : rien n'est oubliable ou oublié par essence, au contraire. C'est en ce sens que toute œuvre est traduisible et même appelle sa traduction afin de révéler ce que sa langue ne pouvait qu'oublier mais qu'une autre sera en mesure de révéler. Cela reviendrait à dire qu'il n'y a pas d'histoire ; une œuvre sans traduisibilité serait en ce sens pour Benjamin une contradiction dans les termes. Si l'intraduisible est ce qui est essentiel à une œuvre, sa traductibilité le lui est tout autant.

La conception benjaminienne de la traduction peut ainsi permettre de fonder à la fois le refus d'un mode de visée hégémonique et la dénonciation de la prétention à comprendre ce qui est énoncé dans une

[17] *La tâche du traducteur*, traduction Berman, in ibid., page 122.
[18] *La tâche du traducteur*, traduction Berman, in ibid., page 124.

BDD-A5142 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:00:21 UTC)

autre aire culturelle. Elle est ainsi souvent citée dans le contexte des études postcoloniales. En particulier Bhabah dans *Les lieux de la culture* fait un usage abondant de « La tâche du traducteur » pour fonder la nécessité d'une traduction culturelle[19]. En effet, il considère que « pour offrir un imaginaire social basé sur l'articulation de moments différentiels, voire disjonctifs, d'histoire et de culture, les critiques contemporains recourent à la temporalité particulière de la métaphore du langage »[20]. Bhabha pense ainsi en termes benjaminiens l'articulation entre des sites non équivalents de représentation (où sont produits) souvent des systèmes incompatibles de signification (qui) mettent en jeu des formes distinctes de subjectivité sociale »[21]. Benjamin permet de considérer l'incommensurabilité des langues en tant que mode de visée. Bahbah commente ainsi l'idée de l'étrangeté de la langue en considérant que « dans la quête de traduction culturelle, les sites hybrides de signification ouvrent dans le langage de la culture un clivage suggérant que la similitude du symbole tel qu'il joue à travers les sites culturels ne doit pas obscurcir le fait que la répétition du signe est, dans chaque pratique sociale spécifique, à la fois différente et différentielle »[22].

Ainsi, contre la prétention hégémonique à ramener tous ces éléments dans l'histoire unique du progrès, c'est-à-dire de la civilisation moderne occidentale, il s'agit de concevoir la pratique d'une traduction « en termes d'inversion, de déplacement et de saisissement de l'appareil de codage de valeur »[23], c'est-à-dire de déplacement ne prétendant pas saisir ce qui demeure intraductible mais plutôt respecter les modes irréductibles de visée des différentes aires culturelles en proposant une traduction telle que la conçoit Benjamin. Comme l'acte de traduction benjaminien, une telle traduction culturelle se veut désacraliser les présupposés transparents de la suprématie culturelle et par cet acte même demande une spécificité contextuelle, une différenciation historique au sein de positions minoritaires en rupture avec tout récit globalisant homogène universel[24]. Elle est en ce sens toujours inachevé et constamment à refaire car jamais définitive dans une langue pouvant prétendre à l'hégémonie, c'est-à-dire compréhensible par tous.

[19] Par exemple Bhabha, *op. Cit.*, page 344.
[20] *Ibid.*, page 274.
[21] *Ibid.*, page 274.
[22] *Ibid.*, page 259.
[23] G. Spivack cité par Bhabha, *ibid.*, page 285.
[24] *Ibid.*, page 350.

BDD-A5142 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:00:21 UTC)

Un malentendu : une lecture postcoloniale de Benjamin

Benjamin développe sa conception de la traduction dans la perspective d'une métaphysique du langage fondée sur une patentée originaire des langues à retrouver par la multiplication des traductions dont la somme des modes de visée tendrait asymptomatiquement vers un mode de visée originaire si l'on veut supra langagier qui intègrerait l'ensemble des modes de visée des langues particulières dans une sorte de constellation. Toute traduction, comme toute œuvre originale, doit donc être dans cette perspective considérée comme fragmentaire, inachevée et approximative. Si cet acte par lequel ce qui était oublié s'actualise est essentiel, c'est que pour Benjamin se révèle ainsi l'essence même des langues qui est d'être à la fois complémentaires et en harmonie en tant que modes de visée d'une seule et même substance qu'il nomme la pure langue et qui les intègre toutes : « Les langues ne sont pas mutuellement étrangères, mais a priori, et indépendamment de toutes les relations historiques entre elles, sont parentes en ce qu'elles veulent dire »[25].

Il ne s'agit pas de suggérer que les langues se re-assembleraient, mais que l'intégration de leur mode de visée permettrait de retrouver la vérité de la langue comme une sorte de géométral dont la vérité se trouverait par l'intégration de l'ensemble des points de vue possibles. Benjamin utilise d'aileurs la métaphore du vase : pris un à un, les fragments sont dissemblables, mais en tant que fragments de ce « vase » ils peuvent se compléter jusqu'à reformer celui-ci dans son intègrité originelle. « Bien plutôt toute parenté supra historique des langues repose sur ceci qu'en chacune d'elles comme un tout, à chaque fois, une chose est, certes, la même est vouloir - dire que néanmoins aucune d'elles isolément, mais seulement la totalité de leurs intentions qui se complètent mutuellement, ne peut atteindre : la pure langue»[26]. Seule la totalité des vouloir - dire de toutes les langues atteint ce que chaque langue veut dire, dans la mesure où ils se complètent. Telle est la finalité de la traduction pour Benjamin : « ainsi la traduction a-t-elle en dernier ressort pour finalité l'expression du rapport le plus intérieur entre les langues »[27]. Les œuvres et leurs traductions ne sont que des moyens ou des médiums permettant d'approcher la pure langue.

Il s'agit de cette langue où toutes les langues empiriques à la fois s'unissent et dont l'écho d'une langue dans une autre que permet la

---

[25] *La tâche du traducteur*, traduction Berman, in Berman, *op.cit.*, page 96.
[26] *La tâche du traducteur*, traduction Berman, in *ibid*., page 114.
[27] *La tâche du traducteur*, traduction Berman, in *ibid*., page 92.

BDD-A5142 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:00:21 UTC)

traduction donne le pressentiment. Berman remarque ainsi que pour Benjamin, la traduction est toujours double. Elle est non seulement traduction d'une langue à une autre, mais églement – et même surtout – en un sens traduction dans la pure langue qui trouve ainsi la possibilité de son accomplissement : « la traduction fait passer deux langues l'une dans l'autre et produit une langue plus haute »[28]. C'est en ce sens que Berman insiste sur le fait que la *Nachdichtung* est en fait une *Überdichtung* au sens où Benjamin parle d'*Überlebe*n de l'œuvre, ce qui signifie son accès à une vie plus élevée qualitativement : une sur-vie plus qu'une survie. « La traduction fait passer l'œuvre ou plutôt sa survie un autre niveau. L'*über* de la traduction fait entrer l'*über* de la vie de l'œuvre – qui n'était qu'une continuation – dans une dimension d'élévation »[29].

Benjamin se situe au niveau de cette métaphysique dans une perspective messianique où la traduction permet l'accomplissement et la réconciliation de ce qui avait été séparé. Rien ne peut être aussi éloigné de l'ambition de la théorie postcoloniale de Bhabha, qui se fonde sur un constructivisme et un relativisme culturel exactement inverse où aucune langue originelle ne pourrait rendre les différents culturels commensurables. Il se fonde en effet sur une conception relativiste et constructiviste de la culture. Les différents modes de visées ne sont pas pour lui les modes de perception d'un géométral unique, mais une multiplicité irréductible à toute harmonie possible dans la mesure où chaque visée serait le produit d'une situation et d'un site local propre et incompatible avec les autres – et en particulier avec toute visée dans laquelle les autres se résorberaient. Rien ne dépasse le niveau du « choc soudain du temps successif, non synchronique de signification, ou l'interruption de la question de la supplémentairité »[30]. Ainsi, la « différence » du savoir culturel « s'ajoute » mais « ne s'additionne pas ».

La perspective postcoloniale est trop préoccupée à se démarquer de toute idée d'institutionnalisation des discours minoritaires et à lutter contre toute forme d'hégémonie au nom de l'irrésolution de toute tentative de ramener les différent à du commensurable, quelle qu'elle soit pour pouvoir reprendre cette idée, même à niveau métaphysique et non socio-politique, d'une pure langue où les autres se réaliseraient. Le sujet de la différence culturelle doit rester au niveau de l'irrésolution, du clivage et de l'impossible assimilation de la traduction que Bhabha considère comme étant la conception benjaminienne sans jamais

[28] Antoine Berman, *L'âge de la traduction*, *op. cit*., page 138.
[29] *La tâche du traducteur*, traduction Berman, in *ibid*., page 85.
[30] Bahbah, *op.cit*., page 225.

BDD-A5142 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:00:21 UTC)

évoquer la pure langue qui la fonde. Bhabha explicite lui-même cette différence avec la perspective benjaminienne, mais il l'attribue de manière révélatrice à Jacques Derrida en disant que contrairement à celui-ci, il est « moins intéressé par la fragmentation métonymique de « l'original » et plus centré sur l'élément « étranger » qui révèle l'interstitiel »[31]. Il peut ainsi se placer sous le haut patronage de la conception benjaminienne de la traduction. Il ne s'agit donc pas d'un mépris total pour la perspective de l'original qui pourrait se fonder sur l'incommensurabilité des modes de visée, mais d'un malentendu. Quoi qu'il en soit Bhabha néglige la perspective métaphysique de Benjamin et cette utilisation semble ainsi manquer de rigueur.

Bibliographie

BAHBAH, Homi K., (2007) : *Les Lieux de Culture*, Paris, Payot.

BENJAMIN Walter, (1997) : « Die Aufgabe des Übersetzers » (1923) trad. Par M.de Gandillac, « La tâche du traducteur », in W. Benjamin, *Œuvres,*, vol. I, Denoël.

BERMAN Antoine, (2008) *L'âge de la traduction. « La tâche du traducteur » de Walter Benjamin, un commentaire*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes.

DE MAN Paul, (2003) : « Conclusion : "La Tâche du traducteur" de Walter Benjamin" », Trad. Par A. Nouss, in *Autour de la Tâche du Traducteur*, Courbevoie, Théâtre Typographique.

OSEKI-DEPRE Inès, (2007) : *De Walter Benjamin à nos jours… (Essais de traductologie*), Paris, Honoré Champion.

[31] *Ibid*., page 344.

BDD-A5142 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:00:21 UTC)